



Vers une approche cognitive des prépositions de lieu en français : analyse linguistique et considérations didactiques à propos de la préposition *sur*

Jelige: GJL582

Dátum: 2023. január

Table de matières

Table de matières	1
Résumé	2
Introduction	2
Aperçu de la littérature	3
Les prépositions et leur enseignement	3
La linguistique cognitive et son application dans la didactique des langues étrangères	4
Le système spatial en français et en hongrois	5
L'image schématique	5
Le système spatial en français	6
Le système spatial en hongrois	10
Méthodologie	11
Résultats	12
La comparaison de la préposition française <i>sur</i> et ses équivalents hongrois	12
1. être en contact avec une surface et supporté par elle	13
2. cumul	19
3. entrer en contact avec une surface et s'appuyer sur elle pour support	21
4. décoller d'une surface et cesser d'être supporté par elle	23
Résumé de l'analyse : les similarités et les différences repérées	25
Implications pédagogiques	26
Propositions didactiques	26
Problèmes et questions par rapport à l'application de la linguistique cognitive dans l'enseignement	28
La poursuite des recherches	Hiba! A könyvjelező nem létezik.
Limites de la recherche	29
Conclusion	29
Références	30

Annexes	32
Annexe I. Exercices proposés pour la classe de FLE	32

Résumé

Les prépositions sont une classe grammaticale dont l'usage correct pose des problèmes pour les apprenants du français langue étrangère. L'emploi des prépositions s'appuie sur le système de conceptualisation de l'espace, ce qui varie de langue en langue. La linguistique cognitive, qui étudie entre autres ces différences conceptuelles, pourraient apporter une nouvelle perspective dans la compréhension et le traitement de erreurs grammaticales dans ce sujet, et par conséquent, elle pourrait servir de base pour l'élaboration de nouvelles méthodes didactiques lors de l'enseignement des prépositions en classe de FLE (français langue étrangère). De ce fait, l'objectif de cette étude est d'examiner la préposition française sur du point de vue cognitif et de proposer des explications et des suggestions méthodologiques à son propos dans le but de faciliter l'acquisition de son emploi, notamment dans le sens métaphorique, pour un public d'apprenants hungarophones.

Introduction

Les prépositions constituent une classe grammaticale qui pose souvent des problèmes pour les apprenants du français comme langue étrangère, même à un niveau plus avancé. Cependant, l'emploi adéquat de ce groupe de mots fréquents et essentiels est important pour une communication transparente. Le grand nombre des erreurs faites par les apprenants du français langue étrangère peut possiblement être expliqué par la différence entre la conceptualisation du monde par leur langue maternelle et le français. Les apprenants hungarophones sont confrontés au même problème lors de l'apprentissage de la langue française, d'autant plus car en hongrois il n'existe pas de prépositions comme telles mais la langue fait recours aux autres éléments grammaticaux (par exemple des postpositions et des suffixes) pour exprimer les relations entre les entités du monde. Pour trouver des stratégies qui pourraient faciliter la compréhension de l'usage des prépositions et réduire le nombre des erreurs lors de la communication en français, nous faisons recours aux méthodes de la linguistique cognitive, un courant dans la linguistique moderne qui tient compte de la conceptualisation du monde qui se manifeste dans l'usage d'une langue et qui diffère de langue en langue. Par son emploi, nous espérons atteindre une compréhension plus holistique des prépositions, d'abord au sujet de la préposition *sur*, qui

servira d'exemple et de sujet d'analyse lors de notre article ; puis nous espérons traiter d'autres prépositions aussi lors des futurs projets. Les différences entre la conceptualisation française et hongroise constituent un domaine encore relativement peu recherché, malgré le fait que de nombreuses personnes hungarophones apprennent le français au niveau national et que beaucoup entre eux rempliront des postes où la bonne maîtrise de la langue française est impérative. De cette façon, l'élaboration des stratégies qui facilitent l'apprentissage du français langue étrangère en mitigeant les difficultés que les apprenants rencontrent et qui rendent le processus d'apprentissage plus efficace est lié aux intérêts économiques et individuels aussi. En même temps, en tant qu'apprenante de la langue française et future professeure de FLE, des raisons personnelles nous motivent pour trouver des méthodes efficaces dans le but de faciliter l'apprentissage de nos futurs élèves.

Aperçu de la littérature

Les prépositions et leur enseignement

Les prépositions sont considérées comme des éléments grammaticaux polysémiques dont les sens différents sont détachés l'un de l'autre, souvent on ne dresse pas de rapport entre eux, c'est le cas de *La Nouvelle Grammaire du Français* (Delatour et al., 2004). Par conséquent, l'enseignement des prépositions dans un contexte de langue étrangère s'appuie souvent sur la traduction et la simple mémorisation, parfois aidée par des mnémotechniques, telles que la classification des prépositions selon leur nature (spatiale, temporelle, de manière, de but, etc.) ou leur sens (pairs de prépositions de sens contraire, par exemple *sur / sous*). L'enseignement des prépositions de lieu, au moins selon mon expérience en tant qu'apprenante de langues étrangères, emploie des activités et des supports créatifs comme des illustrations, des jeux, des manipulations d'objets. Néanmoins, pour démontrer le sens et l'usage des prépositions d'un emploi temporel ou métaphorique, il me semble que nous disposons de moins d'outils et que nous nous appuyons surtout sur des exemples et des tableaux à mémoriser, par exemple des listes de verbes à rection. De mon expérience d'apprentissage de langues étrangères, les prépositions de lieu et de temps sont les plus abordées en classe de langue. Les prépositions à un sens métaphorique sont rarement enseignées de façon systématique, elles constituent plutôt des points de grammaire sporadiques que nous apprenons un par un, par la correction des fautes individuelles et par la découverte en contexte. En plus, un lien logique est rarement dessiné entre les emplois spatiaux, temporels et métaphoriques de la même préposition.

En contraste avec cette vue polysémique, celle de la linguistique cognitive insiste sur la motivation des éléments lexicaux et le lien entre les sens concrets et abstraits des mots, où ces derniers sont souvent dérivés par le processus de la métaphore. De ce point de vue, les sens spatiaux d'une préposition motivent les autres et ainsi ont des rapports forts avec eux. Cette sorte de vision sur la langue exige qu'on considère la linguistique cognitive en tant qu'outil qui pourrait servir de base pour un apprentissage fondé sur l'entendement.

La linguistique cognitive et son application dans la didactique des langues étrangères

La linguistique cognitive est un courant dans la linguistique contemporaine initié aux États-Unis dans les années 80. Il s'écrit dans la tradition fonctionnaliste, ainsi il s'appuie sur l'usage dans la description de la langue, suppose que le lexique et la syntaxe se situent sur un continuum et insiste sur la primordialité de la signification et l'importance des schèmes et de la théorie du prototype (Tolcsvai Nagy, 2021 : 13-15.). Il s'oppose aux courants cognitivistes dits « chomskiens » par sa compréhension de la langue en tant que système dynamique de communication qui a un rôle actif dans la conceptualisation du monde (Fuchs, 2004).

Une des théories fondatrices de la linguistique cognitive s'appelle la théorie des métaphores conceptuelles (en anglais Cognitive Metaphor Theory ou CMT). Elle a été élaborée initialement par les chercheurs américains George Lakoff et Mark Johnson dans leur ouvrage *Metaphors We Live By* (1980), aussi considéré le livre déclencheur du mouvement. Selon la théorie des métaphores conceptuelles, la fonction et l'usage de la métaphore n'est pas limité au langage poétique et aux textes littéraires, car la métaphore est un procédé profondément ancré dans la pensée humaine qui joue un rôle fondamental dans la conceptualisation et la compréhension de notre monde (Kövecses, 2010 : x), puisqu'il nous permet d'exprimer des concepts abstraits en se servant des concepts concrets. Une telle métaphore conceptuelle est LA VIE EST UN VOYAGE (par convention, on indique une métaphore conceptuelle par l'emploi des petites majuscules), et elle se manifeste dans de telles expressions que *le droit chemin, arriver à bon port, à la croisée des chemins, perdre son chemin, faire fausse route, être en bonne voie* etc. Ces locutions sont toutes motivées par la conceptualisation de la vie, une notion abstraite et ainsi difficile à saisir, en tant que voyage, une notion beaucoup plus compréhensible. En outre, elles sont transparentes pour n'importe quel locuteur de la langue et utilisées dans le langage courant, malgré leur nature métaphorique.

La théorie des métaphores conceptuelles et l'approche de la linguistique cognitive apportent une nouvelle perspective dans le traitement des éléments de la langue, surtout par rapport à la motivation de certains usages. Depuis l'initiation du courant, cette façon de penser sur la langue

a été appliqué dans plusieurs domaines de l'étude de la langue, et comme tous les autres, il a été admis dans la boîte d'outils de la didactique des langues, en premier lieu dans l'enseignement de l'anglais comme langue étrangère.

L'application didactique de la linguistique cognitive apporte plusieurs bénéfices ; Beréni, Csábi et Kövecses (2008) ont trouvé qu'elle facilite par exemple la mémorisation du lexique à court et à long terme également et elle renforce la motivation des apprenants, ce qui est un aspect d'importance primordiale lors n'importe quel processus d'apprentissage. Les trois chercheurs ont utilisé la linguistique cognitive pour expliquer la motivation de certaines expressions anglaises et ainsi aider leur compréhension et rétention. Néanmoins, la logique de la linguistique cognitive peut aussi servir de principe directeur dans l'organisation du matériel. Song (2013), par exemple, conseille d'enseigner d'abord les usages spatiaux et concrets, alors que Boers (dans Beréni et al., 2008) recommande de structurer le matériel autour des métaphores conceptuelles pour favoriser l'acquisition du vocabulaire. Les domaines possibles de l'application de la linguistique cognitive relèvent surtout de l'enseignement du nouveau vocabulaire ; sa mise en pratique a visé, entre autres, les verbes à particule (phrasal verbs) en anglais langue étrangère (Rudzka-Ostyn, 2003), les expressions idiomatiques (Beréni et al., 2008) et les prépositions. Song (2013), notamment, a abouti à la conclusion qu'il y avait une différence importante dans l'efficacité par rapport aux méthodes traditionnelles lors de l'enseignement des prépositions, malgré le fait que les méthodes de la linguistique cognitive étaient plus efficaces pour ceux plus aptes en langue étrangère.

Notre système conceptuel est en grande partie basé sur des images schématiques, issues de notre expérience en tant qu'entités dans un corps qui interagissent physiquement avec le monde. Par conséquent, notre pensée est fondée sur la corporéité (l'embodiment).

Le système spatial en français et en hongrois

L'image schématique

La conceptualisation humaine de l'espace est fondée sur l'expérience faite dans le monde lors de notre existence corporelle, et par ainsi, elle se repose en grande partie sur les sens de la vision et du toucher (Kothencz, 2012 : 31). Cette expérience corporelle que Lakoff et Johnson appellent *embodiment* sert de base pour des images schématiques qui sont une sorte de catégories conceptuelles créées dans l'esprit, qui servent de modèle lors de la catégorisation d'autres concepts concrets et même abstraits (Kothencz, 2012 : 36). On les considère des « images » car elles sont des impressions visuelles que nous construisons pour rendre cohérent notre expérience physique du monde, puis on les nomme « schématiques » car elles sont

abstraites et peu détaillées, étant donné qu'elles ne contiennent que les informations essentielles sur la relation caractérisée (Kothencz, 2012 : 36). Puisque L'ESPACE CONCEPTUEL EST ESPACE PHYSIQUE, les images schématiques sont transférées au système conceptuel et de cette façon elles exercent une influence considérable sur notre façon de penser (Kövecses, Benczes, 2010, cité par Kothencz, 2012 : 38). Kövecses et Benczes (2010) définissent les images schématiques comme des modèles visuels simplifiés stockés dans l'esprit qui constituent la base pour la construction de la signification d'autres notions (cité par Kothencz, 2012 : 38). De ce fait, elles se présentent en tant que façon habituelle et répétée d'acquérir de nouvelles connaissances sur le monde (Kothencz, 2012 : 38.). Les images schématiques peuvent être classées selon plusieurs critères tels que leur nature, leur thème, etc. On distingue par exemple les images statiques (qui peignent seulement une relation entre entités) des images dynamiques (des images mentales qui représentent la phase la plus saillante et la plus caractéristique dans une série de mouvements) et des images schématiques d'action (qui se forment de plusieurs images dynamiques et ainsi évoquent le déroulement complet d'une série d'événements (Kothencz, 2012 : 38).

Les images schématiques se composent de plusieurs éléments de base. En général, on parle d'une cible (terme employé par Vandeloise (1986) pour la notion de *trajector*), c'est-à-dire une entité dont on caractérise la relation, qu'on vise à situer dans le monde (par exemple et en premier lieu, dans l'espace). Dans ce but, on peut faire recours à un site (terme employé par Vandeloise (1986) pour la notion de *landmark*), une entité qui sert de point de repère dans l'espace pour la cible. Il est aussi nécessaire d'évoquer la trajectoire (terme employé par Vandeloise (1986) pour la notion de *trajectory*), le chemin que la cible parcourt dans le cas d'une relation dynamique, qui inclut un mouvement. Ces trois éléments nous suffisent pour pouvoir caractériser les relations fondées sur l'image schématique de la surface dans les systèmes conceptuels français et hongrois.

Le système spatial en français

La scène cognitive de la langue française compte un nombre considérablement plus modeste d'ouvrages que celle de l'anglais, étant donné que la linguistique cognitive est beaucoup moins présente en France que dans les pays anglo-saxons. Pourtant, ce domaine a connu une expansion au cours des dernières années, surtout grâce aux articles de jeunes chercheurs partout dans le monde, dont la première langue n'est souvent pas le français et qui proposent ainsi des comparaisons des langues étrangères avec le français ou des consignes méthodologiques dans la didactique de FLE. Notre présente étude s'écrit dans cette tendance, et de cette façon vise à

offrir une analyse contrastive du français et du hongrois, un sujet jusqu'ici peu traité d'un point de vue cognitif.

L'ouvrage de Vandeloise (1986), intitulé *L'espace en français. Sémantique des prépositions spatiales*, est fondamental dans l'analyse et le traitement des prépositions françaises. Il ne peut pas être caractérisé comme appartenant explicitement au courant de la linguistique cognitive, cependant il adopte un point de vue fonctionnaliste et utilise plusieurs démarches typiques de la linguistique cognitive (notamment l'illustration de ses propos par des dessins schématiques). Cet ouvrage, ainsi que notre article (Erdei, 2022) qui se base sur celui-ci, constitueront l'appui du bref aperçu suivant de la partie du système spatial en français qui se manifeste à travers la préposition *sur*.

La préposition *sur*

Dans notre analyse qui reprend nos résultats exposés dans notre article (Erdei, 2022) et les développe davantage, la préposition française *sur* a quatre significations fondamentales, selon la relation de l'entité site et de l'entité cible. Dans notre analyse, nous appelons ces significations « statiques » ou « dynamiques » en fonction du mouvement de la cible ; si elle est en position fixe, nous considérons la signification comme statique et si elle est en mouvement, nous classons la signification comme dynamique.

La première décrit une situation où la cible est supportée par et est en contact avec une surface, le site. Les différents cas de cette première signification sont le sens concret, c'est-à-dire physique ; le sens temporel et deux sens métaphoriques différents : celui de la base ou du soutien et celui de la domination. Tous ces sens peuvent être résumés par une seule image schématique, alors nous les considérons comme des usages différents de la même signification de *sur*.

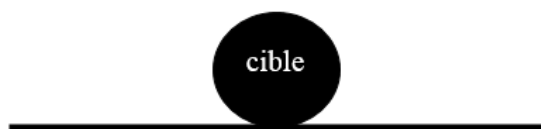


Fig.1. Dessin schématique illustrant la signification de sur : être en contact avec une surface et supporté par elle

L'image mentale qui leur sert de base est peut-être la plus prototypique, elle montre une entité qui se situe en haut d'une surface et qui s'appuie sur elle. La surface peut également être verticale, ou la position de la cible peut changer, notamment elle peut se situer en bas de la

surface ; mais tandis qu'elle est en contact avec la surface et que cette dernière lui sert de support, on emploie la préposition *sur*.

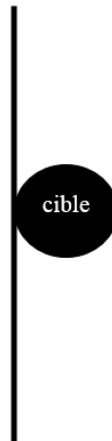


Fig.2. Dessin schématique illustrant la signification de sur : être en contact avec une surface et supporté par elle, cas de la surface verticale

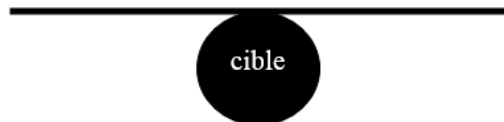


Fig.3. Dessin schématique illustrant la signification de sur : être en contact avec une surface et supporté par elle, cas de la cible en position plus basse que la surface

En ce qui concerne la deuxième signification, elle envisage une situation où des entités identiques se reposent l'une sur l'autre, dans une sorte de pile. L'image schématique correspondante peut être une image dynamique ou un schème : il est possible d'entasser des cibles ou d'enlever de l'amas, aussi que les entités se reposent l'une sur l'autre sans bouger. Elle s'associe aux deux cas d'usage : l'entassement physique et la succession rapide d'événements identiques (donc un sens concret et un sens temporel).

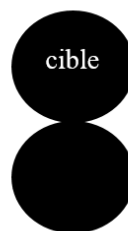


Fig.4. Dessin schématique illustrant la signification de sur : cumul

La troisième signification montre une situation dynamique, qui est illustrée par une image schématique avec une cible qui s'approche de la surface et l'atteint pour s'y reposer. Les deux sens identifiés sont le sens concret et le sens métaphorique du mouvement mental vers quelque chose qui est conceptualisé comme une surface.

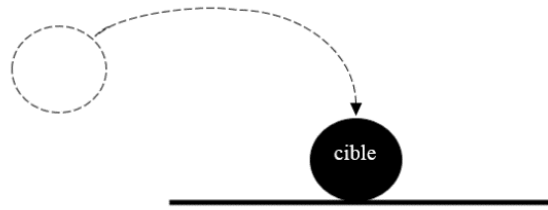


Fig.5. Dessin schématique illustrant la signification de sur : entrer en contact avec une surface et s'appuyer sur elle pour support

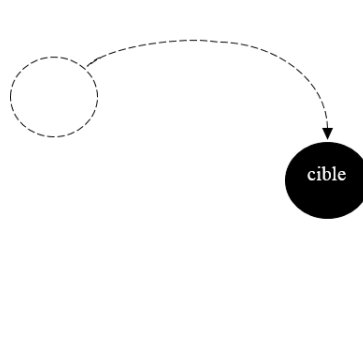


Fig.6. Dessin schématique illustrant la signification de sur : entrer en contact avec une surface et s'appuyer sur elle pour support (vertical)

La quatrième signification décrit un mouvement dans la direction inverse, où l'entité décolle de la surface et s'éloigne d'elle. Les cas particuliers sont similairement le sens concret et le sens métaphorique du mouvement mental depuis quelque chose qu'on conceptualise en tant qu'une surface.

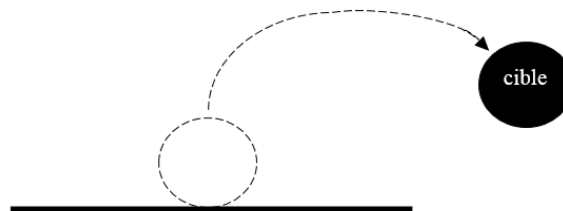
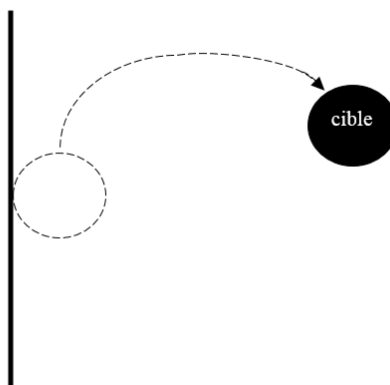


Fig.7. Dessin schématique illustrant la signification de sur : décoller d'une surface et cesser d'être supporté par elle



*Fig.8. Dessin schématique illustrant la signification de sur :
décoller d'une surface verticale et cesser d'être supporté par elle*

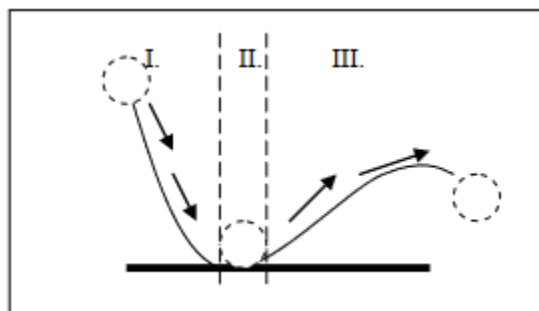
Ces quatre modèles caractérisent la signification de la préposition *sur*, et bien qu'ils soient fondés sur des images mentales légèrement différentes, ils proviennent visiblement du même schème.

Le système spatial en hongrois

Dans la description suivante du système spatial hongrois, nous nous appuyons sur l'article « Képi sémák és határozóragok » de Gabriella Kothencz, paru dans l'ouvrage *Konstrukció és jelentés : Tanulmányok a magyar nyelv funkcionális kognitív leírására* (2012). En premier lieu, le système spatial en hongrois diffère considérablement du système français. Il est caractérisé par la triple directionnalité (*irányhármasság*), c'est-à-dire par la distinction de trois phases différentes au sein des mouvements dans l'espace, dont deux dynamiques et un statique. La première phase comprend le mouvement de la cible vers le site et l'adoption d'une certaine relation spatiale par rapport au site ; la deuxième, qui est la seule phase statique, c'est-à-dire que la cible ne bouge pas, désigne cette relation entre la cible et le site ; et la troisième montre le mouvement de la cible qui s'éloigne du site tout en discontinuant sa relation avec lui. Cette distinction s'avère évidente dans l'organisation tripartite des morphèmes grammaticaux, notamment dans le cas des suffixes (ce qui est le cas pour *-ba/be*, *-ban/-ben*, *-ból/ből*, qui signifie « dans » ou « à l'intérieur ») et les postpositions (par exemple dans le cas de la postposition qui signifie « sous » ou « au-dessous » : *alá*, *alatt*, *alól*).

En ce qui concerne les éléments grammaticaux qu'on peut considérer comme équivalents de la préposition française *sur*, la langue hongroise emploie des suffixes spatiaux pour exprimer les relations dans l'espace où une entité se situe plus haut sur l'axe vertical qu'une autre et elles sont en contact l'une avec l'autre. Cependant, et c'est la deuxième différence importante par rapport au français, on dénote toute relation spatiale où une entité se situe sur la surface d'une autre, indépendamment de la verticalité, par le suffixe *-n/-on/-en/-ön* (il s'agit de quatre formes différentes du même suffixe qui varie en fonction de l'harmonisation vocalique, caractéristique saillante de la langue hongroise, qui veut que la forme phonologique de l'élément grammatical varie en fonction des voyelles du mot auquel il est attaché, tout en gardant sa signification). Puis, si on prend en compte la triple directionnalité du système hongrois évoqué ci-dessus, on doit ajouter que les formes dynamiques de la même relation spatiale sont exprimées par d'autres suffixes : *-ra/-re* marque le mouvement d'une entité vers une surface (phase I), et *-ról/-ről* désigne la situation où elle décolle et s'éloigne de la surface (phase III). Le dessin schématique

suivant, proposé par Kothencz (2012), illustre les trois phases de la relation entre l'entité profilée (la cible) et la surface (le site) en hongrois :



*Fig.9. La triple directionnalité dans le cas des surfaces,
figure adaptée de Kothencz (2012 : 46)*

Les chiffres indiquent les différentes phases, qui sont séparées par des lignes verticales saccadées. Le cercle en ligne saccadée marque l'objet profilé, qui bouge, c'est-à-dire la cible, la ligne continue montre sa trajectoire et les flèches indiquent la direction de son mouvement. La ligne horizontale épaisse marque la surface, qui est un site en deux dimensions.

Même si le cas prototypique et plus conventionnel suppose une entité 2D, il se peut que la surface soit plutôt une partie profilée d'une entité 3D, c'est-à-dire un contenant qui se veut une surface (Kothencz, 2012 : 45). Ce dernier doit être distingué des « vraies » surfaces car il a une fonction différente : il sépare et isole ses contenus du monde extérieur, tandis que la simple surface ne sert que de support (Kothencz, 2012 : 45).

Parmi les trois suffixes que le hongrois utilise pour évoquer l'image schématique de la surface, Kothencz classifie *-n/-on/-en/-ön* comme dynamique car il indique une situation stable qui fait partie d'une série d'événements, alors qu'elle considère *-ra/-re* et *-ról/-ről* d'être des suffixes d'action, parce qu'ils désignent un schème qu'on appelle SOURCE – CHEMIN – BUT, donc leur sens comprend toute une série d'événements, mais ils se concentrent sur le moment de rapprochement et celui d'éloignement.

Méthodologie

Cette analyse se repose sur une comparaison du français et du hongrois du point de vue du traitement de la notion spatiale de la surface. Nous avons pris nos résultats exposés dans notre article (Erdei, 2022) et nous les avons développés et parfois modifiés pour qu'ils constituent la base théorique française. Pour chaque signification, nous avons proposé des dessins schématiques (dessinés par nous-mêmes à l'aide du programme Microsoft Word) qui sont des versions précisées et refaites des dessins présentés dans l'article mentionné ci-dessus (2022). En ce qui concerne le système hongrois, nous nous sommes appuyée sur l'analyse intégrale et

complète de Kothencz (2012). Après avoir étudié les deux systèmes séparément, nous les avons comparés de façon systématique en partant de l'analyse du français et en procédant par images schématiques. Nous avons illustré chaque sens avec des exemples pris dans les journaux ; dans le cas du français, des versions en ligne des périodiques *Le Monde* (lemonde.fr) (articles parus entre le 20.12.2021. et le 25.11.2022.) et *Le Figaro* (lefigaro.fr) (publications parues entre le 27.05.2022. et le 25.11.2022.) et quant aux exemples hongrois, nous avons consulté des articles de presse parus entre le 25.09.2017. et le 28.11.2022. sur hvg.hu, ainsi que les publications de *Népszabadság* parues entre le 01.07.2016. et le 04.10.2016. (consulté en ligne sur arcanum.com). Puis, pour chaque point, l'usage hongrois était mis à côté du français pour exposer les similarités et les différences. Ensuite, ces dernières étaient examinées de plus près pour pouvoir proposer des exercices concrètement adaptés au traitement de la préposition *sur* dans ses divers sens. Finalement, nous avons proposé trois types différents d'exercices pour traiter *sur* en classe de FLE, avec des analyses et des recommandations.

Résultats

La comparaison de la préposition française *sur* et ses équivalents hongrois

Nous procédons maintenant à la comparaison systématique des deux systèmes spatiaux. Notre point de repère pour l'analyse sera les significations différentes de *sur* et les images schématiques correspondantes, nous traiterons le sujet en avançant image par image, commençant par les sens plus concrets et allant vers les sens plus abstraits.

Sur les dessins schématiques, la surface, qui sert de site, c'est-à-dire de point de repère dans l'espace dans tous les cas traités ci-dessous, est représentée par une épaisse ligne horizontale ou verticale. L'objet rond et rempli représente l'entité cible, celle qu'on situe dans l'espace, tandis que la flèche saccadée (quand il y en a) marque la trajectoire empruntée par elle.

1. être en contact avec une surface et supporté par elle

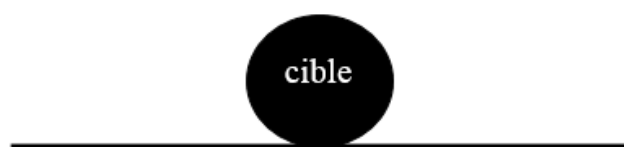


Fig.10. Dessin schématique illustrant la signification de sur : être en contact avec une surface et supporté par elle

La cible en question se situe à la surface du site, ils sont en contact et ont une relation de support, car le site soutient la cible. Selon Vandeloise (1986), le site s'oppose à la force que la gravité exerce sur la cible, il la porte.

a) Sens concret, physique

Cet emploi de *sur* décrit les relations spatiales entre des objets physiques, qui sont bien saisissables par les cinq sens. Il s'agit de la signification peut-être la plus fondamentale, qui s'appuie sur nos expériences corporelles, et dont toutes les autres significations semblent être dérivées. Ce type de relation entretenue entre des entités de deux ou trois dimensions se résume bien dans les phrases suivantes : « **Sur Mars**, Perseverance décrit un environnement complexe » (Le Figaro, 25.11.22). Il s'agit de la planète Mars, objet en substance solide, sur la surface de laquelle se trouve l'astromobile Perseverance. De même, dans le titre « Le glissement de terrain survenu samedi 26 novembre **sur la petite île** italienne d'Ischia » (Le Monde, 28.11.2022), l'île d'Ischia est un élément géographique et physique, dont le sol à la surface peut se déplacer.

Il est important de souligner que même si nous avons tendance à penser plutôt aux relations spatiales où la cible est au-dessus du site, la préposition *sur* nous sert à décrire tous les cas où une entité quelconque adhère à une surface et est portée par elle. De cette façon, *sur* s'applique à la fois dans le cas d'une surface verticale et dans le cas d'une surface horizontale soutenant une cible qui se situe en dessous d'elle : « La moisissure est un champignon qui se développe **sur les murs, les plafonds** et même **les tapis** en présence d'humidité » (Le Figaro, 09.10.2022). Parmi les trois surfaces évoquées, seuls les tapis peuvent manifester de la moisissure sur leur côté haut, les murs en servent de support vertical alors que les plafonds sont des surfaces qui portent des entités sur leur côté bas.

Il faut donc ajouter les dessins schématiques suivants comme manifestations possibles des relations entre deux entités physiques où *sur* est employé :

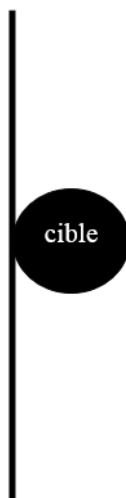


Fig.11. Dessin schématique illustrant la signification de sur : être en contact avec une surface et supporté par elle, cas de la surface verticale

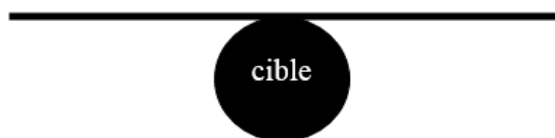


Fig.12. Dessin schématique illustrant la signification de sur : être en contact avec une surface et supporté par elle, cas de la cible en position plus basse que la surface

Cette remarque est tout à fait pertinente en ce qui concerne la conceptualisation des surfaces en hongrois, car il n'y a pas de distinction entre surfaces verticales et horizontales ou cible en position plus haut ou plus bas que la surface. Tant que site et cible sont en contact et que le site soutient la cible, le hongrois utilise le suffixe spatial *-n/-on/-en/-ön* pour décrire la situation. Ainsi, bien que dans les phrases « Mivel a síneken egy személyvonat közeledett » (hvg.hu, 28.11.2022), « már csillár is lóg a mennyezet^{en} » (hvg.hu, 15.05.2021) et « Az egyik fő fal^{on} egy feljegyzés volt olvasható » (Népszabadság, 16.07.2016.) il s'agit de trois surfaces sites différentes (une horizontale qui porte la cible sur le dessus, une autre horizontale qui la porte sur le dessous et une verticale), le même suffixe est utilisé. En bref, la conceptualisation des deux langues ne diffère pas sur ce point de sens physique indépendamment de l'orientation horizontale ou verticale du site et de la position de la cible par rapport à lui.

b) Extension métaphorique du sens au domaine du temps : immédiatement après

Il s'agit de l'emploi de la préposition *sur* dans les expressions telles que *sur le moment* ou *sur l'heure*. Ici, les dictionnaires comme *Le Petit Robert* ou *Larousse* parlent d'un sens temporel

sans indiquer une connexion quelconque avec le sens spatial (ils listent les différentes significations l'une après l'autre sans dresser un lien logique entre elles). Du point de vue de la linguistique cognitive, ce sens temporel de *sur* peut être expliqué en tant que dérivé de son sens spatial par analogie entre les deux dimensions. Dans cette perspective, les événements dans le temps sont conceptualisés comme des objets physiques, alors que les rapports de simultanéité ou de succession temporelle sont conçus comme des relations spatiales. La métaphore conceptuelle qui motive cette série d'analogies est LE TEMPS EST ESPACE, une métaphore conceptuelle primaire, c'est-à-dire de premier ordre et qui enferme d'autres à son tour. Dans le cas des expressions citées ci-dessus, les périodes temporelles (moment, heure) sont conceptualisées comme des surfaces (ou des contenants ayant une surface) pendant que les événements apparaissent comme des objets qui se situent en-dessus.

Quand on compare ce sens à l'usage hongrois, on constate que ce type d'expressions est absent en cette langue, ou plus précisément il est exprimé de manière différente. Néanmoins, la même image schématique de superposition employée au sens temporel existe pour les locuteurs hungarophones aussi et elle est assez courante : on dit *pénteken, 11-én, a héten, hétvégén* pour parler des choses qui ont lieu vendredi, le 11, pendant la semaine ou le week-end. Donc en hongrois, la superposition comporte une signification de simultanéité, où les entités site et cible se situent dans la même dimension temporelle, tandis qu'en français il s'agit d'une relation de postériorité, où les deux entités se situent dans des dimensions temporelles différentes.

A cet égard, si la même image existe dans le système conceptuel des locuteurs des deux langues, mais elle est rattachée aux significations différentes, nous pouvons nous demander s'il est possible de parler de « faux amis conceptuels ». Notre réponse est plutôt non, car il faut tenir compte d'un autre élément qui entre en jeu dans ces cas-là, notamment la direction du mouvement du temps. Dans les expressions françaises, l'événement qui succède à un autre se situe en haut de ce dernier, c'est-à-dire que le temps, dans cette perspective, bouge de manière verticale, vers le haut (considérons les expressions *sur le moment* ou *sur l'heure*).

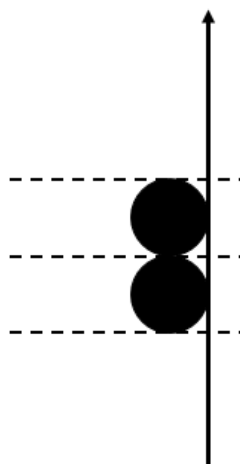


Fig.13. Dessin schématique illustrant le mouvement vertical du temps où les objets superposés indiquent des événements qui se succèdent

Par contre, au sein des expressions hongroises, les deux événements superposés ont lieu, au moins partiellement, au même temps (szerdán, hétvégén). Plus précisément, le repère temporel (par exemple les jours de la semaine ou les dates précises) fonctionne comme une surface où se situent les épisodes plus courts. Cette image mentale suggère un mouvement horizontal du temps.

Cette différence est d'autant plus intéressante car en général on considère que dans les langues « occidentales » (qui héritent de la culture de l'écriture latine), le temps bouge horizontalement et de gauche à droite, dans la même direction que l'écriture ou la lecture. Cependant, d'après notre analyse, le français semble avoir une conceptualisation différente où le temps bouge verticalement et vers le haut, qui coexiste avec le mouvement horizontal (ce problème sera traité par rapport à *sur* lors le point suivant).

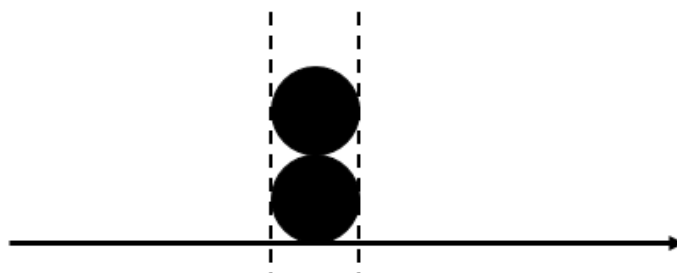


Fig.14. Dessin schématique illustrant le mouvement horizontal du temps où les objets superposés indiquent des événements simultanés

c) Extension métaphorique du sens au domaine du temps : pendant

La langue française emploie *sur* dans un autre sens temporel aussi, pour parler des événements ayant lieu ou des changements survenus pendant une certaine période de temps. La métaphore conceptuelle sous-jacente est, comme avant, LE TEMPS EST ESPACE ; cependant, le mouvement du temps est perçu comme un mouvement horizontal dans ce cas et par conséquent, les événements simultanés sont conceptualisés comme des objets superposés. Ainsi, dans les phrases telles que « Pologne : inflation de 15,5% **sur** un an en juillet » (Le Figaro, 29.07.2022), la préposition *sur* est employée dans le sens de simultanéité et signifie « pendant, au cours de ». L'image mentale serait celle d'une surface, représentant l'an, ainsi qu'un objet qui s'étend sur toute sa superficie et qui indique l'inflation (ou, plutôt, toutes les données à la base desquelles l'inflation est calculée, mais ces données deviennent « inflation » dans la phrase par synecdoque).

La langue hongroise exprime ce même sens par l'image de la surface également. Pourtant, la position de la cible est différente, elle se situe en bas du site, et par suite, l'élément grammatical qui marque la relation est différente, il s'agit de la postposition *alatt* comme attesté par l'exemple « tíz év **alatt** összesen egymilliárd forintot fordítottak az alapítvány két fő tevékenységi területére » (Népszabadság, 04.10.2016). Cette postposition accentue moins la relation porteur-porté et le contact entre les deux entités (ce dernier n'est pas un critère de son emploi, bien que c'est possible que les deux entités soient en contact). *Alatt* insiste plutôt sur la position relativement plus basse de la cible par rapport au site et le fait que le site obstrue souvent la vue de la cible. Dans cet exemple hongrois, les dix ans se trouvent en dessus de l'action et la « couvrent », contrairement à l'exemple français où c'est l'an qui se situe en dessous de l'action (dans ce cas, l'inflation) et qui lui sert de support. C'est une différence saillante entre l'usage de *sur* dans les deux langues étudiées, et d'autant plus car la préposition française *sur* et la postposition hongroise *alatt* peuvent être considérées comme des éléments grammaticaux ayant un sens contraire.

d) Extension métaphorique du sens : avoir comme base ou soutien

Certains usages de *sur* (notamment les emplois métaphoriques) pourraient parfois sembler spontanés ou même aléatoires, surtout pour les apprenants allophones du français (qui ont une langue maternelle autre que le français). Pourtant, si on adapte le point de vue de la linguistique cognitive et on considère ces usages comme des cas dérivés par analogie des sens plus concrets, ils paraîtront peut-être plus logiques. Selon notre expérience corporelle, certains objets peuvent servir de soutien pour d'autres, en entretenant une relation de sorte qui a été exposée sous le point 1. a). Dans ces cas, la langue française emploie la préposition *sur*. Toutefois, les notions abstraites peuvent entretenir aussi une relation de soutien, où l'existence ou la réalisation d'une des notions s'appuie sur l'autre. La similarité entre les deux relations motive l'utilisation de *sur* avec les notions abstraites, même en absence d'une relation de l'ordre spatial. En conséquence, les notions en question seront conceptualisées comme des objets physiques alors que leur relation de soutien sera conçue comme une relation de superposition dans la dimension spatiale. Considérons les phrases suivantes : « Valérie Pécresse dévoile son programme basé **sur** douze « mesures-phares » » (Le Monde, 14.03.2022) et « Prôner des méthodes d'éducation « fondées **sur** les preuves » » (Le Monde, 25.11.2022). Les mesure-phases ou les preuves ne sont pas des sites physiques ou saisissables, pourtant elles servent de base pour un programme ou des méthodes d'éducation (qui sont des notions abstraites à leur tour), et la similarité avec une relation de soutien physique est assez forte pour motiver l'utilisation de *sur* au lieu d'autres prépositions, y comprise une potentielle préposition pour les relations abstraites.

En hongrois, on constate la même démarche d'extension de sens aux relations abstraites par analogie, et par conséquent, on emploie le même suffixe spatial, notamment *-n/-on/-en/-ön*. Pour illustrer, dans les expressions « lakossági felméréseken alapuló nézettségi adatok » (Népszabadság, 04.10.2016) et « Történelmi tapasztalat^{on} nyugvó igazság » (Népszabadság, 09.07.2016), les cibles abstraites des données et de la vérité sont soutenues par des sites également métaphoriques (des sondages et de l'expérience) et conçues comme des entités superposées physiquement à ces derniers. Cet usage est alors identique dans les deux langues, probablement à cause de notre expérience corporelle en tant qu'humains.

e) Extension métaphorique du sens : domination

L'autre usage métaphorique qui se rattache à cette image schématique de *sur* est celui de domination. Encore une fois, c'est une utilisation motivée par notre expérience corporelle qui peut être résumée par la métaphore conceptuelle LE CONTROLE EST EN HAUT (à l'instar du corps à corps). En français, de nombreuses expressions attestent cet usage, y compris certains verbes et substantifs qui ont comme rectrice la préposition *sur* : veiller sur, influencer sur, mais aussi avoir une influence sur ou contrôler sur. Pour citer quelques exemples en contexte : « Renforcer **le contrôle sur** les prisons » (Le Monde, 30.07.2022), « Philosophie: l'**influence** du soleil **sur** nos vies » (Le Figaro, 16.06.2022), « Notre sélection d'objets technologiques pour **veiller sur** les seniors » (Le Figaro, 27.05.2022) sont des phrases qui exhibent des relations de contrôleur-contrôlé, où ce premier se trouve en dessus ou au-dessus de ce dernier.

La question se pose s'il s'agit d'une signification statique ou dynamique. Nous manquons de données pour pouvoir établir une réponse sûre quant au français, mais il nous semble que la langue française n'insiste pas sur la différenciation des deux instances, seulement sur le fait de la superposition. C'est-à-dire que l'aspect profilé de l'image schématique est la (super)position de la cible et non pas son mouvement. Ce propos est aussi supporté par le fait que dans le dictionnaire *Larousse Maxipoche* (édition de 2018), le premier sens de *sur* qui est décrit est statique : « 1. Indique une position supérieure avec ou sans contact, la situation à la surface de qqch ». Pourtant, la première phrase donnée comme illustration évoque un sens dynamique de *sur*, notamment celui du rapprochement : « *Le chat est monté sur la table* » (*Larousse Maxipoche 2018*, italiques des éditeurs). En tous cas, la préposition *sur* est employée dans les deux types de situations.

En hongrois, par contre, cet usage est incontestablement dynamique et de cette manière il est marqué par le suffixe spatial *-ra/-re* pour indiquer un sens de rapprochement. Les expressions « a világirodalom olyan nagyságaira gyakorolt befolyást » (Népszabadság, 02.07.2016) et « már a látszatra se ügyelnek » (Népszabadság, 02.07.2016) montrent que ce sens est motivé

par la même métaphore conceptuelle qu'en français, LE CONTROLE EST EN HAUT, car l'influence et la veille viennent du haut et portent sur des sites conçus comme des surfaces, qu'ils soient les grands de la littérature mondiale ou l'apparence. Outre que l'éventuel dynamisme perçu, il n'y a pas de différence dans l'usage entre le français et le hongrois, or le dynamisme est une dimension qui n'engendre pas de problèmes au niveau de l'apprentissage, étant donné qu'en classe de FLE, on part de la conceptualisation hongroise vers celle du français et que *sur* englobe les significations statiques et dynamiques également.

2. cumul

Cette signification est particulière parce que les deux entités qui entrent en relation sont identiques, elles relèvent de la même catégorie de choses. Pour cette raison, nous avons classé les instances statiques et dynamiques de la relation sous le même ordre.

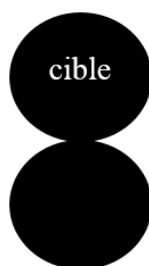


Fig.15. Dessin schématique illustrant la signification de *sur* : cumul

a) Sens concret, physique : cumul d'objets physiques

Les expressions qui marquent une superposition (répétée ou non) d'objets de la même catégorie constituent un cas particulier car elles fonctionnent de la même manière que des locutions figées. Elles diffèrent d'autres tournures au niveau syntaxique car les substantifs ne sont pas accompagnés de déterminants : dans l'expression *entasser pierre sur pierre*, seule la préposition fait intrusion entre les deux noms, il n'y a pas de déterminant, même si *entasser des pierres sur des pierres* ou *entasser des pierres sur d'autres pierres* seraient des propos syntaxiquement corrects. Le même phénomène est à constater en hongrois : dans la phrase *követ kőre halmoz*, les deux substantifs sont au singulier, même si le recours au pluriel (*köveket kövekre halmoz*) ou aux déterminants et aux pronoms (*egyik követ a másikra halmozza*) est syntaxiquement et sémantiquement correct et d'un usage plus courant dans d'autres expressions. Cette différenciation au niveau de la syntaxe signifie qu'il s'agit vraiment des expressions figées.

L'usage au sens concret s'attache à l'image mentale d'une pile d'objets identiques croissante, et servira de base pour les sens dérivés. En raison de l'expérience corporelle identique, le

français et le hongrois utilisent la même image schématique, la seule différence concerne le dynamisme perçu : l'emploi de *sur* en français est unanime, alors que le hongrois distingue des cas statiques qui sont marqués par le suffixe *-n/-on/-en/-ön* comme l'expression *kő kövön nem marad*, des cas dynamiques (du sens de rapprochement) qui font recours au suffixe *-ra/-re*, ainsi dans *követ követre halmoz*. Il est intéressant d'observer que le sens dynamique du rapprochement des deux entités est assez courant alors que le sens d'éloignement est quasiment inexistant.

b) Extension métaphorique du sens au domaine du temps : cumul d'événements successifs

En ce qui concerne la superposition des notions plus abstraites, comme par exemple celle des fautes (comme dans l'expression *faire faute sur faute*), la séparation du sens temporel des autres sens métaphoriques est plus problématique. Les événements se succèdent dans le temps, et au même moment, l'image d'une pile d'objets identiques est également présente, donc il s'agit probablement d'une interférence entre les sens purement temporels et purement métaphoriques qui aboutissent dans la même image mentale tout en se renforçant mutuellement. La métaphore conceptuelle qui résulte de cette image est LE PLUS EST PLUS HAUT. Dans le cas du français s'y ajoute SUCCESSION TEMPORELLE EST SUPERPOSITION PHYSIQUE dans le cadre de la métaphore primaire LE TEMPS EST ESPACE, car, comme nous l'avons déjà vu, dans la conceptualisation en français, le mouvement du temps peut être vertical, vers le haut.

En ce qui concerne la comparaison, ce sens temporel semble être uniquement dynamique et en français et en hongrois, et, par conséquent, ce dernier utilise le suffixe spatial *-ra/-re*, comme en atteste la phrase « aki hozzá nem értése miatt hibát hibára halmozott » (Népszabadság, 13.07.2016), où les fautes successives sont conçues en tant qu'objets entassés.

3. entrer en contact avec une surface et s'appuyer sur elle pour support

Cette signification de *sur* se repose sur une image schématique dynamique, celle du rapprochement et de l'initiation de contact. Elle constitue la première phase dans le modèle triparti qui décrit le schème de la surface en hongrois.

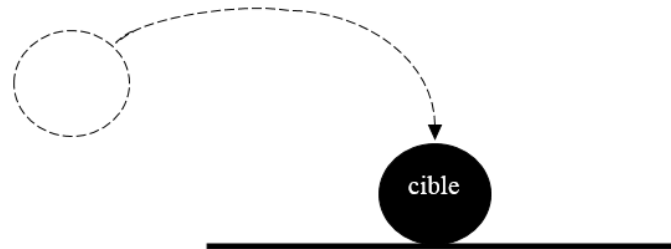


Fig.16. Dessin schématique illustrant la signification de sur : entrer en contact avec une surface et s'appuyer sur elle pour support

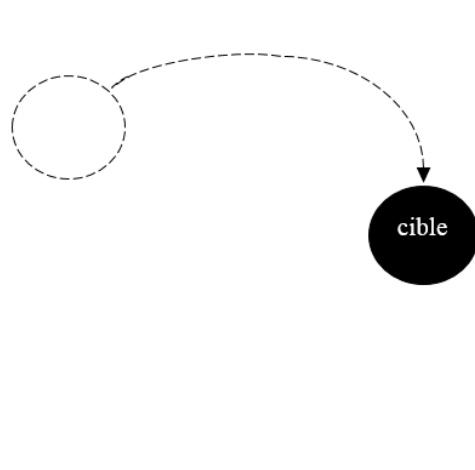


Fig.17. Dessin schématique illustrant la signification de sur : entrer en contact avec une surface verticale et s'appuyer sur elle pour support

a) Sens concret, physique

Au sens concret, cette signification est facilement repérable par sa nature dynamique, même si en français, elle n'est pas distinguée des autres significations au niveau morphologique. Il s'agit d'une entité qui se rapproche d'une surface (horizontale ou verticale), puis entre en contact avec elle, et au même moment devient supportée par elle. Par exemple, dans la phrase « Accor va remettre l'Orient-Express **sur les rails** en 2025 » (Le Figaro, 28.06.2022), l'Orient-Express fonctionne comme l'entité en mouvement qui entrera en contact et en relation de support avec les rails, conçus comme une surface. Un pareil processus est en jeu dans l'énoncé « Le milliardaire japonais Yusaku Maezawa est revenu **sur la Terre** après douze jours dans l'espace » (Le Monde, 20.12.2021) : cette fois, c'est une personne (le milliardaire) qui assume le rôle de la cible, et la surface de la Terre, une entité plus schématisée constitue le site.

En même temps, le hongrois emploie le suffixe spatial *-ra/-re* pour exprimer cette signification qui comprend l'idée d'une trajectoire qui aboutit au-dessus de la surface site. Les exemples témoignent de la même image mentale sous-jacente qu'en français : au sein de la phrase « azok pedig nemigen akarnak kimenni az utcára » (Népszabadság, 16.07.2016), le sujet pronominal « azok » est envisagé comme la cible qui entrera en contact avec le site « utcára », et dans « a szerződés kötés után mikor mennek a munkások a tetőre napelemet telepíteni » (hvg.hu, 25.09.2017), le toit (« tetőre ») constitue la surface supporteur où entreront les ouvriers (« a munkások »). En plus de la nuance du dynamisme perçu, les deux langues ne divergent ni dans l'image schématique sous-jacente, ni dans l'usage des éléments grammaticaux.

b) Extension métaphorique du sens : mouvement subjectif, mental

L'image schématique se prête facilement au sens métaphorique du processus de la pensée, ou le « mouvement mental » vers certaines idées. D'après la métaphore conceptuelle LES IDEES SONT DES SITES, le sujet de nos pensées ou de notre parole apparaît souvent en tant que surface. Les éléments morphologiques utilisés sont les mêmes pour les deux langues qu'au sens concret ; *sur* pour le français comme on peut l'observer dans les phrases « La Cour des comptes propose de concentrer la fiscalité locale **sur les communes** » (Le Monde, 12.10.2022) ou « Pourquoi ne pas réfléchir **sur d'autres usages** donnés au timbre ? » (Le Monde, 03.08.2022). Les communes et les usages constituent des sujets des pensées conceptualisés comme des surfaces mais ils ne sont pas des surfaces réelles. Dans les deux cas, il s'agit d'un verbe avec rection, un verbe qui s'associe à une préposition de manière permanente et obligatoire. C'est possible pour ces deux verbes car ils possèdent un sens de processus mental, une sorte de « mouvement » de la pensée vers un certain sujet. La même métaphore conceptuelle caractérise le hongrois, et par conséquent, de nombreux verbes qui ont un sens de « penser à un sujet quelconque » seront employés ensemble avec le suffixe *-ra/-re*. C'est le cas dans la phrase « az állampolgárok szükségleteire és aggodalmaira összpontosít » (Népszabadság, 01.07.2016), où et les besoins, et les soucis sont des notions abstraites, mais conceptualisées comme des surfaces, où aboutit la trajectoire de notre concentration. A l'instar de l'expression « **amire** rémálmaimban gondolok » (Népszabadság, 02.07.2016), où l'action de penser va vers un sujet quelconque que constitue le pronom *ami*, conceptualisé comme surface. D'après nos observations, la réalisation de l'image mentale au niveau des expressions métaphoriques ne diffère pas de manière saillante dans le français et le hongrois.

4. décoller d'une surface et cesser d'être supporté par elle

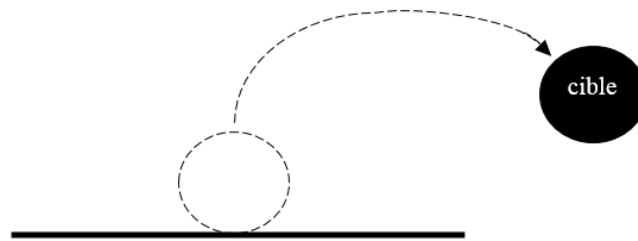


Fig.18. Dessin schématique illustrant la signification de sur : décoller d'une surface et cesser d'être supporté par elle

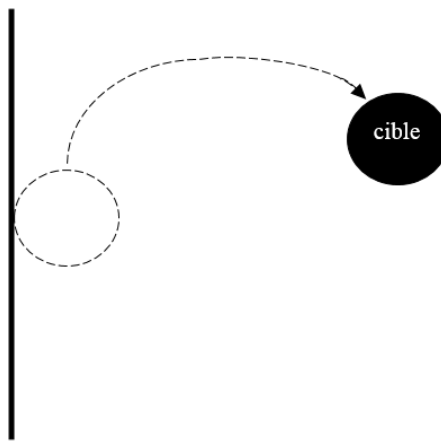


Fig.19. Dessin schématique illustrant la signification de sur : décoller d'une surface verticale et cesser d'être supporté par elle

a) Sens concret, physique

Cette signification dynamique de *sur* correspond à la troisième phase dans le modèle du hongrois. L'image schématique se constitue d'une entité cible qui se décolle de la surface site et s'éloigne d'elle. Ce mouvement termine la relation de support entretenue entre les deux. A l'instar de la signification dynamique précédente, le français se concentre sur le point de départ et utilise ainsi la préposition *sur*, alors que le hongrois tient compte de l'éloignement progressif et se sert d'un troisième suffixe spatial, *-ról/-ről*.

Au sens physique, domaine le plus ancré dans l'expérience physique des humains, les deux langues ne diffèrent pas l'une de l'autre au-delà de l'usage de morphèmes différents. Dans la phrase « Le challenge de la récupération des échantillons prélevés **sur Mars** » (Le Figaro, 07.08.2022), nous constatons que la planète Mars est une surface physique saisissable d'où il est possible de décoller et prélever des roches, cibles également saisissables. En ce qui est du hongrois, dans les phrases « Drónnal próbáltak lecsalogatni egy cicát a tető**ről** » (hvg.hu, 05.04.2020) et « Letért az út**ről** és fennakadt a síneken egy autó » (hvg.hu, 28.11.2022), le toit

et la route sont aussi des surfaces physiques qui servent comme point de départ pour un mouvement d'éloignement.

b) Extension métaphorique du sens : mouvement subjectif, mental

Le sens métaphorique porte sur un processus de pensée, conceptualisé comme un mouvement mental, à l'instar de l'autre signification dynamique, mais la direction du mouvement est inversée. Le sujet de la pensée constitue le point de départ du processus mental ou, plus exactement dans le cas du français, une notion abstraite est conçue comme une surface qui sert de point de départ pour un déplacement abstrait. C'est le cas dans la phrase « Bruxelles va **prélever** une amende **sur les fonds européens** de la Pologne » (Le Monde, 08.02.2022), où le prélèvement d'une somme n'est pas un mouvement physique, visible ou percevable par les cinq sens, mais plutôt une abstraction accomplie dans l'esprit. De cette façon, la notion abstraite des fonds européens est conçue comme une surface qui fonctionne comme point de départ pour le prélèvement. La métaphore conceptuelle sous-jacente est LE PLUS EST PLUS HAUT, bien que de ce point de vue, il faudrait plutôt parler de son inverse, LE MOINS EST MOINS HAUT. Cette métaphore pourrait se cacher derrière le fait que le verbe *prélever* a pour rectrice la préposition *sur*.

En hongrois, ce sens de *sur* se manifeste différemment, notamment par l'emploi d'un autre suffixe spatial, *-ból/-ből*, qui signifie en premier lieu « sortir d'un contenant ». Ainsi, le hongrois conceptualise les amas comme des objets creux en trois dimensions qui peuvent contenir des choses. Selon cette perspective, réduire une certaine quantité est analogue à sortir une partie des contenus de l'intérieur du contenant, et par conséquent l'image mentale qui motive l'expression est différente. L'image schématique de la trajectoire qui part d'une surface, en revanche, fait surgir des expressions qui parlent d'un sujet de pensée qui sert de point de départ pour un processus mental. De ce fait, on peut considérer ce sens en tant que le complément de l'autre sens dynamique, d'autant plus car il exige l'emploi du suffixe spatial *-ról/-ről*. Par conséquent, de nombreux verbes hongrois entraînent l'utilisation de *-ról/-ről*, comme par exemple *beszél(get)ni*, *hallgatni*, *vélekedni*, *elfeledkezni*, *gondolni (valamit) valamiről*. Cette façon de conceptualiser nous montre qu'en hongrois, le point initial qui est le sujet dont on parle, qui sert de point de départ ; et la trajectoire, c'est-à-dire le processus mental, sont de la même importance. Ce type de scénario, où les sujets des processus mentaux sont conceptualisés comme des surfaces s'écrit dans les métaphores conceptuelles LES IDEES SONT DES SITES (IDEAS ARE LOCATIONS) et PENSER, C'EST SE DEPLACER (THINKING IS MOVING). Pour illustrer ce propos, considérons la phrase « Hogy mennyire komplex ügyről van szó » (Népszabadság, 01.10.2016), où le cas est le sujet de la conversation, l'idée dont on part. De

manière similaire dans « El kell döntenünk, miről és mennyiről vagyunk hajlandóak lemondani » (Népszabadság, 01.10.2016), les choses dont on renonce sont conçues comme des surfaces qui servent de point de départ. Ainsi on constate que la métaphore LES IDEES SONT DES SITES se réalise complètement en hongrois, car elle fait recours au tous les trois phases constituant le schème de la surface pour parler des idées qui sont des sujets de nos pensées ou de nos mots. De façon générale on peut établir que si une chose constitue le point de départ du processus de pensée, on emploie *-ról/ről*, si on s'y attarde, on utilise *-n/-on/-en/-ön* et si le sujet sert de point final du processus mental, on fait recours à *-ra/-re*. Comme cette distinction est absente en français, *sur* est utilisé pour parler d'un sujet d'un processus mental sans préciser si c'est l'idée dont on part ou où on aboutit. D'ailleurs, cette signification de *sur* en français porte moins sur les idées et plus sur la réduction de quantités, et en tant que tel on peut le considérer comme différence entre les usages linguistiques liés à la même image schématique de la surface. Cependant, étant donné que ces emplois sont considérablement éloignés l'un de l'autre, cette différence ne pose probablement pas de problème lors de l'apprentissage de la langue.

Résumé de l'analyse : les similarités et les différences repérées

Maintenant que nous avons contrasté les moyens d'expression au sujet de la surface et de la superposition dans les deux langues, nous dressons un tableau pour résumer les similarités et les différences entre les deux systèmes de façon claire et transparente.

Les principales divergences concernent les sens temporels de la première signification (points 1.b) és c)) et le sens métaphorique de la quatrième signification (point 4. b)). Nous ne tenons pas compte ici des différences au niveau du dynamisme parce que nous nous concentrons sur l'expression en langue française, et la préposition française *sur* comprend à la fois les sens statiques et dynamiques.

La divergence qui pourrait prêter à la confusion lors des expressions de type 1. b) (telles que *sur l'heure*) est celle entre la simultanéité et la postériorité. Les apprenants hongrophones pourraient possiblement mal comprendre ces expressions et leur attribuer le sens de « pendant » alors qu'elles signifient « immédiatement après » ; ou bien ils pourraient ne pas être capables de donner un sens quelconque aux expressions. Dans le cas du point 1. c), une faute possible serait d'employer la préposition *sous* au lieu de *sur* d'après la traduction mot-à-mot depuis le hongrois. Puis, en ce qui concerne le point 4. b), les usages français et hongrois motivés par l'image schématique en question se différencient clairement au niveau des types d'expressions. Le français l'utilise pour parler de la réduction d'une quantité ; or, cet emploi de *sur* n'est probablement pas évident pour la plupart des apprenants hongrophones, étant donné qu'ils y

attribuent une image schématique différente, et peut ainsi causer des fautes de grammaire quand ils parlent français. Tout compte fait, les différences au niveau de la conceptualisation de l'espace entre le français et le hongrois pourront être des causes de certaines erreurs commises par les locuteurs de langue maternelle hongroise quand ils parlent en français. Une solution possible pour réduire le nombre et la fréquence de ces erreurs est de partir de cette cause et fournir aux apprenants des explications, des stratégies d'apprentissage, ainsi que des mnémotechniques qui s'appuient sur les similarités et les différences des images schématiques derrière les usages linguistiques.

Implications pédagogiques

Propositions didactiques

Il faut souligner que par l'emploi d'une méthodologie basée sur les principes de la linguistique cognitive nous ne visons pas à remplacer les méthodes dites « traditionnelles », mais nous cherchons plutôt à fournir un outil de plus aux apprenants pour les aider à acquérir une deuxième langue. Notre but est de faciliter le changement entre la langue maternelle et la langue étrangère en développant la conscience des apprenants quant aux différences de conceptualisation entre les deux systèmes. Il est également souhaitable d'atteindre une fluidité et un automatisme dans la sélection de la préposition correcte et de réduire l'effort conscient nécessaire pour parler.

Ce type d'enseignement est plutôt adapté aux élèves qui sont assez âgés pour comprendre le langage figuratif et sa notion. Il est également nécessaire que les apprenants aient déjà un certain niveau en français, pour pouvoir s'exprimer de manière métaphorique en cette langue étrangère, et ils doivent aussi maîtriser les usages spatiaux de *sur*.

En ce qui concerne l'enseignement des emplois non-concrets de *sur*, notre proposition d'activités repose sur une explication explicite des sens et des usages différents de la préposition. Donc, l'enseignant rappelle d'abord la signification spatiale de *sur* et présente l'idée que les autres significations en sont dérivées par analogie, puis procède à expliquer les sens et les usages un par un, en les illustrant avec des dessins schématiques et des phrases exemples. Lors de la présentation, il est recommandé de soutenir ses propos par les gestes aussi, et les faire mimer par les apprenants aussi pour qu'ils puissent mieux imaginer, sentir et retenir la notion de la surface en tant qu'entité spatiale et les mouvements dans l'espace dont elle fait partie. Selon l'âge et le niveau des élèves, il sera peut-être préférable de présenter le matériel en étapes et passer à l'application après chacune d'elles, pour ne pas fournir trop d'informations à la fois. Il

est possible de structurer l'unité d'enseignement soit en regroupant ensemble les usages spatiaux, les usages temporels, puis les usages métaphoriques ; soit en avançant par dessins schématiques. Après l'explication, on procède à la pratique, à l'instar des types d'exercices dont nous présentons trois dans les annexes qui sont adaptés à la classe de FLE.

Lors du premier exercice, nous proposons d'associer des expressions qui contiennent la préposition *sur* (dont certaines sont des verbes à rection) aux dessins schématiques qui illustrent leur sens. Il s'agit des expressions plutôt concrètes pour commencer, dans le but d'habituer les élèves à l'idée des dessins schématiques. Cet exercice peut être appliqué immédiatement après l'explication du professeur, en tant qu'exercice de réchauffement et pour vérifier si les apprenants ont compris le but des dessins schématiques. Si le degré de la compréhension est satisfaisant, nous pouvons passer à la deuxième application.

Le deuxième exercice ressemble considérablement au premier. Il consiste aussi en relier des expressions aux dessins schématiques, mais il est un peu plus difficile que le premier dans la mesure où les expressions données décrivent des relations abstraites. Il vise à associer l'expression abstraite à l'image dans l'esprit et à ancrer cette association dans la mémoire par la répétition, la nécessité de réfléchir et le besoin de comprendre les usages de la préposition *sur*. Lors de ces deux tâches il sera nécessaire que le professeur suive le progrès des élèves et, si nécessaire, qu'il réexplique certaines parties du matériel. Néanmoins, les exercices sont prévus pour un travail individuel, bien qu'ils puissent être complétés en binômes ou en petits groupes. L'essentiel est que les apprenants réfléchissent sur tout ce que ces applications leur suggèrent.

Ce type d'exercice où il faut relier des expressions aux dessins peut être varié et employé de nombreuses manières. Par exemple, si on a déjà abordé plusieurs prépositions en classe, il est possible de proposer une activité où il faut relier des verbes à rection à leur dessin schématiques correspondant, mais les rections ne sont pas données.

Le troisième type d'exercice que nous suggérons est un jeu du type « activity », avec quelques modifications. Les méthodes de la linguistique cognitive sont facilement adaptables aux activités de ce type-là, étant donné qu'elles exigent l'utilisation de plusieurs modalités et la pensée abstraite. Nous avons besoin de cartes en papier, écrites au préalable, qui contiennent chacune une expression avec *sur* et une phrase qui illustre son usage, pour faciliter la compréhension. Il est possible de jouer en binômes, en petits groupes de 3 à 5 personnes chacun ou avec toute la classe, en répartissant les élèves en deux équipes de taille et de compétence moyenne égales, de préférence. Puis, une personne sera celle qui devine (on fait la tour dans les groupes), elle tirera une carte, lira l'expression qui figure là-dessus et fera deviner l'expression

aux autres membres de son équipe (ou, si on joue en binômes, à son partenaire). Elle n'est pas autorisée à parler, elle ne peut faire recours qu'aux gestes et au dessin pour s'exprimer. Dans la version facile du jeu, chaque personne décide pour soi-même si elle veut dessiner ou plutôt mimer avec les gestes ; dans la version difficile, ce sera décidé pour elle (soit par une indication sur la carte, soit par un autre membre de son groupe ou par d'autres méthodes comme lancer des dés). Si on veut rendre l'activité encore plus stimulant, on peut organiser une compétition : dans le cas des binômes et des petits groupes, l'équipe qui peut faire deviner le plus d'expressions le plus vite possible gagne ; alors que si on a deux équipes une d'elle gagnera, évidemment, mais selon la version difficile, ce sera l'équipe adverse qui fera le choix entre dessiner et mimer avec des gestes. Cette activité ludique insiste aussi sur l'association de l'image avec l'expression et la mémorisation de ce lien, et en même temps elle favorise la créativité et l'imagination de manière à pouvoir être employée en tant que jeu en fin de classe, exercice récapitulatif, révision avant un test, etc.

Ensuite, l'exercice à trous n'a pas été inclus dans la sélection, pourtant c'est un type d'exercice bien adapté à vérifier la compréhension des élèves, soit pour l'information du professeur, soit dans un test.

Finalement, pour ce qui est de la mémorisation des verbes suivis d'une préposition nous recommandons de donner deux listes différentes aux apprenants : une liste « traditionnelle », qui répertorie les verbes selon l'ordre alphabétique ou selon les prépositions ; et une liste « cognitive », qui les regroupe selon les prépositions et selon les dessins schématiques. De cette façon, les élèves pourront choisir la méthode qui leur convient le mieux ou se servir des deux et ainsi bénéficier de plusieurs mnémotechniques possibles (visuelle, kinesthésique, auditive et logique). Il est aussi recommandé de leur montrer de telles techniques ; par exemple on peut mimer les expressions de gestes pendant qu'on les articule.

Problèmes et questions par rapport à l'application de la linguistique cognitive dans l'enseignement

Une première question qui se pose lors de l'emploi de la linguistique cognitive en classe de FLE concerne le mode de présentation des procédés linguistiques en jeu. Nous pouvons nous demander quelle est la meilleure manière d'enseigner les différences de conceptualisation, la façon explicite ou implicite. Car si nous présentons aux apprenants les métaphores explicitement, cela risque de devenir juste du nouveau lexique à apprendre et ainsi constituer un fardeau de plus pour eux. Par contre, si nous n'expliquons pas les métaphores, il est possible que, sans le soutien de la compréhension explicite, l'apprentissage ne soit pas efficace.

L'efficacité des deux méthodes varie probablement en fonction de la personne aussi, en tous cas, il faudra les appliquer dans la pratique pour vérifier leur utilité.

De ce fait, l'étape suivante de la recherche sera l'application des résultats dans la pratique. Pour cela, il faudra développer des fiches pédagogiques et organiser des séances d'enseignement, de préférence en coopération avec des professeurs de FLE pour tester les exercices lors des cours de français au lycée et à l'université. L'évaluation de la performance des apprenants avant et après les séances nous aidera à établir des conclusions sur l'efficacité des exercices et nous pourrions les modifier en fonction des résultats pour obtenir du matériel qui est efficace et applicable en cours de FLE. Éventuellement, l'objectif ultime serait l'élaboration d'une série de fiches pédagogiques qui engloberaient chacune des prépositions de la langue française.

Limites de la recherche

Dans notre analyse des significations différentes de la préposition *sur*, nous nous sommes basée sur l'ouvrage de Vandeloise (1986), les explications des dictionnaires *Le Petit Robert* et *Larousse*, et nous avons également observé son usage et son fonctionnement à l'aide des extraits tirés de textes authentiques. Cependant, comme le français n'est pas notre langue maternelle, nous ne pouvions pas m'appuyer sur l'intuition des locuteurs natifs du français. Pour cette raison, la présente étude pourrait être complétée par une enquête menée sur les images schématiques associées à la préposition *sur* parmi les locuteurs natifs du français.

Conclusion

La conceptualisation de la surface en français et en hongrois est similaire dans certains aspects, mais divergent considérablement dans d'autres. La comparaison de l'emploi de la préposition *sur* avec l'usage des éléments grammaticaux qu'on peut considérer comme ses équivalents en hongrois, notamment les suffixes spatiaux *-n/-on/-en/-ön*, *-ra/-re* et *-ról/-ről* a montré que les similarités dans la conceptualisation sont les sens concrets ; les sens métaphoriques de la superposition statique ; la signification de cumul et la signification du rapprochement. Dans ces sens, le français et le hongrois emploient les mêmes images schématiques, avec la seule différence que le hongrois distingue nettement des usages statiques des usages dynamiques, tandis que le français n'accentue pas ce point. Les différences significatives au niveau de la conceptualisation se manifestent dans les sens temporels de superposition statique et dans le sens métaphorique d'éloignement. Pour réduire les difficultés des apprenants hungarophones du français langue étrangère, on peut appliquer une combinaison d'explication explicite de la logique et la motivation des sens non concrets de la préposition *sur* et d'exercices qui visent la

compréhension et la mémorisation efficace par l'association des expressions aux images mentales. Les exercices s'appuient fortement sur le visuel, mais utilisent d'autres sens et stratégies aussi pour fournir aux apprenants une méthode alternative de l'enseignement et de l'apprentissage des prépositions.

Références

- BERÉNDI Márta – CSÁBI Szilvia – KÖVECSES Zoltán (2008), « Using Conceptual Metaphors and Metonymies in Vocabulary Teaching. », in : Cognitive Linguistic Approaches to Teaching Vocabulary and Phraseology, Mouton de Gruyter, ResearchGate, Consulté le 21 mai 2021 sur https://www.researchgate.net/publication/267452020_Using_Conceptual_Metaphors_and_Metonymies_in_Vocabulary_Teaching.
- DELATOUR, Y., JENNEPIN, D., LÉON-DUFOUR, M. et TEYSSIER, B. (2004), *Nouvelle Grammaire du Français. Cours de Civilisation Française de la SORBONNE*, Paris, Hachette.
- ERDEI, Judit (2022). « La linguistique cognitive au service de l'enseignement du FLE. Le cas des prépositions de lieu en français », in : Recueil de communications données lors du colloque Romanisztikai Találkozások az Eötvös Collegiumban, le 19 et le 20 novembre 2021 [sous publication].
- FUCHS, Catherine. Pour introduire à la linguistique cognitive In: La linguistique cognitive [en ligne]. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2004 (créé le 08 novembre 2022). Consultable sur : <<http://books.openedition.org/editionsmsmh/7059>>. ISBN: 9782735119233. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsmh.7059>.
- KOTHENCZ Gabriella Szilvia (2012), « Képi sémák és határozóragok », in : *Konstrukció és jelentés. Tanulmányok a magyar nyelv funkcionális kognitív leírására* (G. Tolcsvai Nagy, Sz. Tátrai eds.), Budapest, Eötvös Loránd Tudományegyetem, p. 31-58.
- Larousse Maxipoche 2018. (2017), (sous la direction de NIMMO, Claude et PELPEL-MOULIAN, Julie (adjointe)), Paris, Éditions Larousse.
- Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.* (2011), (sous la direction de REY-DEBOVE, Josette et REY, Alain), Paris, Le Robert.
- RUDZKA-OSTYN, Brygida, 2003, Word Power : Phrasal Verbs and Compounds. A Cognitive Approach, Berlin, New York, Mouton de Gruyter.

- SONG, Xin (2013), « A Cognitive Linguistic Approach to Teaching English Prepositions », Université de Koblenz-Landau, consulté le 31 octobre 2021 sur <https://dnb.info/1045085367/34>.
- SZILI, Katalin (2021), «Az idő kifejezésének kérdéséhez a magyar nyelvben, különös tekintettel a tér és idő fogalmának összefüggésére», *Argumentum* vol. 17, Debrecen, Debreceni Egyetemi Kiadó, p. 399-417. Consulté le 31 mai 2022, DOI: 10.34103/ARGUMENTUM/2021/20.
- TOLCSVAI NAGY, Gábor (2021), *Kognitív szemantika*. Budapest, ELTE Eötvös Kiadó.
- VANDELOISE, Claude (1986), *L'espace en français. Sémantique des prépositions spatiales*, Paris, le Seuil.

Annexes

Annexe I. Exercices proposés pour la classe de FLE

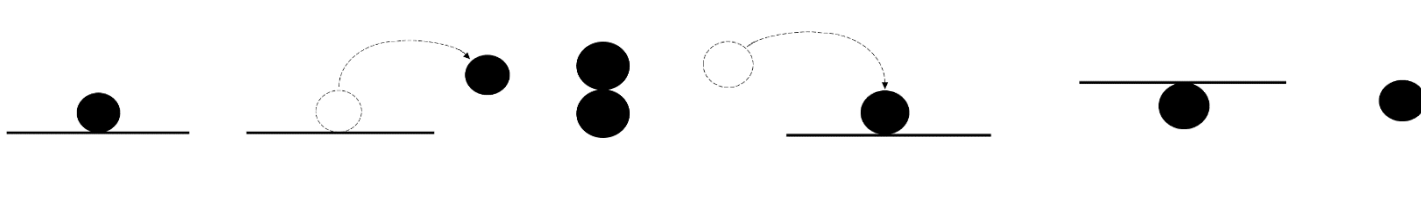
Exercice 1. *Relie chaque expression au dessin correspondant.*

vivre sur Terre

écrire sur le mur

entasser pierre sur pierre

poser sur le sol



revenir sur Terre

marcher sur le plafond

prélever un caillou sur Mars

Exercice 2. *Relie chaque expression au dessin correspondant.*

veiller sur des enfants

faire faute sur faute

réfléchir sur une question

sur un mois



basé-e sur des preuves

prélever une somme sur son compte

sur le moment

Exercice 3. Jeu pour deviner. *Tire une carte et lis l'expression et l'exemple. Fais deviner l'expression aux autres membres de ton équipe.*

Variation facile : tu peux choisir si tu veux dessiner ou mimer l'expression.

Variation difficile : c'est indiqué sur la carte si tu dois dessiner ou mimer l'expression.

[Deux exemples de cartes pour jouer le jeu ; la carte sur la gauche illustre la version facile, celle sur la droite la version difficile.]

prélever sur

*On m'a prélevé un paiement sur mon compte
bancaire.*

fonder sur

(Tu dois MIMER l'expression.)

*Je fonderai ma carrière sur ma maîtrise de la
langue française.*